

voir un premier rôle ; ceux qui leur sont supérieurs, poussés par l'amour de la scène plutôt que par l'amour-propre sont forcés d'en accepter un secondaire, de là vient que les personnages les plus importants, ceux pour qui la pièce est écrite, sont paralysés et que la représentation ne marche que par les accessoires. Il est du mérite à dire bien quelques mots qui ne veulent souvent rien dire, à apporter même convenablement une lettre sur la scène, tandis qu'un bon rôle exécuté gauchement ou faiblement fatigue l'auditoire pour l'acteur et n'indique chez celui qui s'en est chargé que présomption et mauvais goût. Mais, je le répète, il est impossible d'attendre un déploiement de grandes qualités chez tout acteur qui en est à son coup d'essai.

Je crois avoir assez démontré la nécessité d'une critique, même envers des amateurs, ainsi que celle de répéter plusieurs fois, sinon toute la représentation, du moins la pièce principale du spectacle avec une autre ; les acteurs n'auraient ainsi qu'une pièce à étudier à chaque fois et le public éprouverait d'autant plus de plaisir qu'il serait témoin des progrès des jeunes amateurs, en même temps qu'il comprendrait beaucoup mieux la finesse d'une comédie dont l'intrigue l'occupe assez, la première fois, pour l'empêcher d'en bien saisir les détails et l'esprit. Il faut, on peut dire, autant, si ce n'est plus d'expérience pour être spectateur et pour bien jouir du théâtre que pour s'y présenter. Un bon public fait les bons acteurs et le bon acteur forme à son tour un public éclairé.

Les amateurs sensés ne sauraient se formaliser des conseils qui leur sont donnés par le moyen de la presse, aussi long-temps du moins qu'ils y apercevront de la convenance et de l'impartialité ; aussitôt qu'on se place devant le public on lui appartient et on lui doit bon compte de la gloire dont il ceint votre front ; en procurant du plaisir à l'auditoire, l'acteur prend l'engagement de l'amuser encore, de faire mieux, de lui plaire, de le charmer de plus en plus. Le reproche le plus amer que je me permettrais de faire aux sociétés qui nous ont déjà récréés, c'est d'avoir négligé cette condition et de nous avoir fait goûter un agrément pour nous le refuser ensuite.

Mais j'avais commencé le présent article au sujet de Messieurs les amateurs typographes et voilà qu'il est déjà fort long sans que je les aie même mentionnés ; je n'ai pas besoin de leur demander excuse si je commence avec eux le plan de critique dont j'ai plus haut donné l'idée : il ne leur appartient point sans doute de se plaindre les premiers de la liberté de la presse. Je débiterai donc par leur dire que le choix d'une tragédie, pour un début surtout, montrait une présomption que des efforts surnaturels seulement pouvaient faire pardonner. La comédie atteint toujours plus aisément son but par les moyens ordinaires, et se trouve toujours plus à la portée de la généralité qu'une pièce sérieuse en vers. Pourvu que les rôles soient bien appris la verve de l'auteur intéresse, amuse toujours et ses mots heureux font écarter des applaudissements que l'acteur peut prendre pour lui-même ; on rit, l'objet qu'on se propose est atteint. Mais il n'en est pas ainsi d'un drame et d'une tragédie. Pour jouir d'un spectacle tragique il faut en être ému, touché, il faut y pleurer et ces effets ne sont produits que par une perfection dans l'art qu'il est presque impossible de rencontrer chez des novices. D'ailleurs les vers français dont la rime est si difficile à faire disparaître, (*) demandent assez de travail pour dégoûter la persévérance la plus opiniâtre. La poésie qui donne tant de force et d'énergie au langage n'est qu'un lourd fardeau si celui qui la déclame la fait apercevoir ; le plaisir suit, l'illusion cesse aussitôt qu'on entend tourner les rouages du vers et battre le rappel de la rime. L'ennui remplace bien vite l'émotion si, au lieu d'un tyran qui rugit la menace ou d'un